ICI MIEUX QUE LA-BAS

Tassadit Mandi, actrice

Par l'un de ces préjugés non moins imbécile que la plupart des préjugés, j'ai perdu le goût pour le cinéma français. Hormis celui de la Nouvelle Vague. Truffaut, Godard, Rohmer, Varda, Rivette, Chabrol… Le reste ? Je n'y trouve pas mon trip, voilà tout ! Et ça, ça ne s'explique pas, ne se justifie pas, ne se discute pas.

C'est donc – mea-culpa — avec une certaine indifférence que j'ai lu çà et là que le film de Samuel Benchetrit tiré de ses *Chroniques de l'asphalte* était sorti. Son titre : *Asphalte*. Je me suis dit, voilà encore un énième film sur la banlieue ! En dehors des caricatures, poncifs et autres clichés, que peut-on encore dire sur la banlieue ? Déglingue, violence, naufrage, désespérance… La litanie. Ça tourne en rond !

Puis voilà que, zappant sur France 2, je tombe par hasard sur l'émission de nuit de Laurent Ruquier, «On n'est pas couché».

J'y surprends les Benchetrit, père et fils. Ruquier lui-même, le grand pape du talk-show, et ses cardinaux Léa Salamé et Yann Moix, tressaient des lauriers à n'en plus finir à Benchetrit.

Pour autant, cela ne suffit guère à dissiper mes préventions car bien que téléspectateur épisodique, je n'en remarquai pas moins la connivence d'une poignée de types qui quadrillent le paysage audiovisuel français. Ils s'auto-congratulent à qui mieux mieux, se renvoient l'ascenseur jamais en panne, s'invitent les uns, les autres, se jettent des fleurs et parfois jouent à ne pas être d'accord. Jusque-là donc, j'ai pensé, face aux louanges qui encensaient Benchetrit, c'est raccord. On est dans cet innocent copinage qu'à la télé on nomme professionnalisme. Pas méchant…

Puis quelqu'un évoqua avec enthousiasme le casting. Isabelle Huppert à contre-emploi ? Formidable de retenue. Jules Benchetrit, ado en mal d'amour maternel ? Formidable. Gustave Kervern en ringard romantique ? Formidable. Valeria Bruni-Tedeschi en infirmière de nuit looseuse ? Formidable. Michael Pitt en cosmonaute de la NASA échoué dans un plat de couscous ? Formidable. Et Tassadit Mandi ? Là, doublement formidable.

N'est-elle pas d'At Yani et même d'Agouni-Ahmed, Tassadit, tout comme votre serviteur ?

Mon chauvinisme villageois se réveilla in petto. Je me suis consolé en me souvenant qu'Abdelhamid Benzine lui-même, grand internationaliste devant l'Eternel, s'était laissé un jour aller à la faiblesse de clamer que Zinedine Zidane venait d'un village à côté du sien.

Le fait est que, dès que j'ai entendu ce dithyrambe à l'égard de Tassadit Mandi, je décidai d'aller voir le film. Et je n'allais pas le regretter. Non !

Asphalte, c'est un regard un brin décalé sur des épaves sauvées par la tendresse. Les pires clichés, et il y en a quelques-uns, sont dilués dans un grand bain de douceur et d'humanité. Un film touché par la grâce. Trois couples improbables trouvent une sorte de rédemption par l'amour dans cet immeuble sordide qui ressemble un peu à l'arche de Noé.

Mais ce n'est pas du film dont je veux causer ici. C'est de Tassadit Mandi. Elle joue remarquablement le rôle de Madame Hamida, une mère kabyle qui accueille ce cosmonaute américain dont la capsule a atterri sur le toit de l'immeuble. Dans l'attente que la NASA le récupère, elle lui prête la chambre de son fils et son maillot de foot de l'OM. Où donc est son fils ? Je vous le donne en mille. Où pourrait bien être un jeune immigré de banlieue sinon en taule ?

Bien entendu, sitôt après avoir vu le film, je me suis précipité sur les critiques pour savoir ce qu'ils disaient d'elle. Unanimité des louanges : formidable, magnifique, merveilleuse, délicieuse… Et là, j'ai pensé : mais comment une fille d'Agouni-Ahmed en est-elle venue à monter les marches du Festival de Cannes ?

Le virus du théâtre, Tassadit l'a chopé à l'école des sœurs blanches d'Aït Larbaâ, une fin d'année scolaire où, avec les copines, elles avaient monté *Les 4 saisons* de Vivaldi. «Je jouais le soleil», se souvient-elle.

Et elle ajoute : «C'est chez les sœurs blanches que j'ai tout appris . Elle insiste : «Il faut l'écrire.» Après le bac, elle est admise à l'Ecole Normale de Ben-Aknoun d'où elle sortira avec un diplôme d'enseignante. La voilà professeur au collège Larbi-Mezani de Taourirt-Mimoun, chez elle à At Yani.

Sans doute y serait-elle encore si un événement majeur n'avait tout bouleversé. Sa mère décède et Tassadit rejoint son père à Colombes en France. Nous sommes au début des années 1970. Elle a 20 ans. Elle s'inscrit en lettres modernes à la Sorbonne. Elle y décroche une maîtrise de lettres et enseigne le français à des étrangers. Depuis Vivaldi, le démon du théâtre la tenaille mais, en souvenir de sa grand-mère, elle en fait en Kabyle. Elle rejoint la troupe qui, autour de Mohya, monte Molière et Brecht en tamazight. C'était au siège de l'actuelle ACB à Ménilmontant (Paris 20).

Elle enseigne donc, un pied dans le théâtre, le cœur dans le cinéma. Un jour de 1992, elle demande à l'un de ses voisins qui travaille dans le cinéma de l'emmener sur un lieu de tournage. «J'étais même prête à faire le ménage sur le plateau pour pouvoir y assister», précise-t-elle.

La voici sur le tournage de *La Crise* Coline Serreau avec Patrick Timsit et Vincent Lindon. Eh bien elle est prise ! Aujourd'hui, elle en convient : «J'ai eu la chance de rentrer dans le cinéma par la grande porte.»

Dès lors, les rôles s'enchaînent. Elle décide de quitter l'enseignement et de prendre un agent. «Et depuis, ça marche», me dit-elle.

Parmi la quinzaine de films tournés depuis, on notera *Le Plus beau métier du monde* de Gérard Lauzier en 1996, *Vivre me tue* de J.P. Sinapi en 2002, *Les Invincibles* de Frederic Berthe en 2013, et *Dheepan* de Jacques Audiard en 2015.

Son rôle dans la série de téléfilms *Aïcha* de Yamina Benguigui entre 2008 et 2011, lui donne de la visibilité. Elle joue aux côtés de Gérard Depardieu, Vincent Lindon, Patrick Timsit, Daniel Prévost, etc. Sa participation à la série culte *Plus belle la vie* la consacrera au petit écran.

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Et puis un jour, elle passe avec succès le casting d'*Asphalte*. Elle n'aurait jamais imaginé que cela puisse la mener aussi loin.

Instruite, puisqu'elle est prof de français, cultivée, Tassadit joue avec beaucoup de vérité des rôles de femmes simples et illettrées. A propos de lettres, cette amoureuse de la poésie qui admire Rimbaud et Verlaine taquine elle-même la muse lorsque la nostalgie de son village natal la submerge. C'est le cas dans ce *Sonnet pour le Djurdjura* écrit il y a une vingtaine d'années :

«(…) Et moi petite fille de Grande Kabylie (à Ath Yenni)/ Je serai plus heureuse que les filles de Paris/ Qui se promènent le soir sur les Champs-Elysées/Moi j'irai pieds nus par les chemins, les sentiers/Pour aller dire bonjour à ma douce pauvreté/ Qui a semé en moi mille graines de liberté.»

Je lui ai demandé quelle était son actrice préférée. Elle me répond : Marylin Monroe.

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Comment on dit «tiens ton 7e» en langage des signes ?

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Inondations monstres et dégâts énormes suite aux dernières pluies. Le Palais se veut rassurant : «Tout va rentrer dans l'ordre dès…

… cet été» !

14 millions d'Algériens vivent sous le seuil de pauvreté. 10% des Algériens détiennent 80% des richesses du pays. Qui doit «tenir son 7e» pour reprendre cette expression chère à H'mimed ? Les pauvres et ceux qui n'ont pas la chance de figurer dans la liste Forbes-DZ, bien sûr. Oui M'sieur ! H'mimed l'a dit. Le temps est venu de se la fermer. Purée ! Appréciez ce silence de cathédrale. 14 millions de pauvres hères, un bâillon sur la gueule, tête basse vers leurs chaussures, pour ceux d'entre les 14 millions de déshérités qui en ont encore des groles ! Pendant ce temps-là, bien évidemment, les 10% de super-nantis qui détiennent 80% des richesses du bled peuvent parler. Ils ont le droit de jacter. P… quel boucan ils font ! Il est vrai que lorsque tu fais la queue pour une licence de sucre dans un pays en surdose de sucre, tu peux parler. T'as le temps de parler. Tu ne fais que ça, parler fort, juste pour masquer le tintement du tiroir-caisse. Les riches qui parlent fort font penser à une basse-cour, chante Alain Souchon. Qu'est-ce qu'il a à l'ouvrir ce Souchon ? Que lui aussi «tienne son 7e» ! La rue algérienne va avoir fière allure dans quelques heures. Des passants qui passent en silence. Et lorsque l'un d'eux, pas mis au courant ou ayant depuis longtemps vendu sa télé pour manger – et donc en manque d'infos – demande pourquoi tout le monde se tait ainsi, que lui répondent les autres ? «Tiens ton 7e» ! Eh non ! Vous avez tout faux ! Vous êtes tombés dans le piège ! Ils ne répondent rien, les autres. Ils se taisent et ils marchent comme des zombies. Seul l'homme qui détient le secret du «7e» peut dire ce genre de choses, parler. Les autres, silence ! Bellaâ ! Moi, depuis hier, je m'y suis remis. Remis à quoi ? Au langage des signes, pardi ! Je tiens mon 7e, de manière disciplinée, comme me l'a fortement recommandé mon H'mimed adoré, mais je ne rate pas une occasion de parler en langage des signes. Tant qu'il n'y a pas encore de consignes concernant le langage des signes. Finalement, le langage des signes, c'est comme le vélo. Quand tu as appris, une fois, tu n'oublies pas, et ça revient vite dès que tu pratiques. Comment on répond en langage des signes à quelqu'un qui vous crie dans l'oreille «tiens ton 7e» ? Je n'ose vous le montrer. Même en langage des signes. Non ! Je préfère fumer du thé et rester éveillé, le cauchemar continue.

H. L.